

## Le migrant précaire comme objet mésinscrit

Alain-Noël Henri,  
psychanalyste, Valence

**“Je n’ai rien contre les étrangers. Certains de mes meilleurs amis sont des étrangers. Mais ces étrangers là ne sont pas de chez nous...”**  
Agecanonix, dans *Le Cadeau de César*

Le concept de mésinscription<sup>1</sup> s’est imposé à moi à propos d’une multitude de catégories de personnes supposées “avoir des problèmes”, mais dont l’unité est dans le fait qu’elles produisent du trouble dans l’espace social. Il peut contribuer à structurer la réflexion sur les représentations imaginaires du “migrant précaire”, et donc sur la réalité des pratiques dont il est l’objet – au delà de leurs justifications rationnelles.

Ce trouble se définit moins par les perturbations matérielles (souvent bien réelles d’autre part), que produisent ces individus dérangement, que par la mise en danger, de par leur seule existence, de l’organisation symbolique, la trame de sens, qui constitue l’existence sociale des humains, et qui, de fait, les rend humains. Avec en outre l’idée que dès que cette trame se fragilise, se profile instantanément le spectre d’un retour à une horreur archaïque, où se bousculent les figures imaginaires de la violence, de la folie, de la sexualité sauvage, de la bestialité, et des ténèbres extérieures de l’étrangeté. L’objet mésinscrit est celui qui par un ou plusieurs aspects de sa réalité visible fait resurgir en nous des démons que le long et fragile travail de socialisation – le “kulturarbeit” – avait à grand peine refoulé, contenu, ou rhabillé d’une apparence culturelle présentable.

Dans cette perspective apparaît le véritable sens des pratiques, spontanées ou organisées, qui n’existent en fait que pour travailler à réduire ce trouble, mais qui ne peuvent que se représenter, à elles-mêmes comme aux autres acteurs sociaux, que déguisées en autre chose : une autre chose qui varie selon le contexte historique, social, anthropologique, et qui est du reste un excellent révélateur des nœuds de signification majeurs à l’œuvre dans ce contexte. Nœuds

complexes dont ont émergé par exemple successivement, dans l’histoire de l’occident, l’ordre du sacré, la moralité rationnelle, et la santé. Sous cet auvent, la gamme des pratiques elles-mêmes brode sur un tout petit nombre de modèles : la mise à mort, l’expulsion, l’enfermement, le doublet nourrissage-emprise, le marquage (corporel, vestimentaire ou linguistique).

En outre (là encore selon le lieu ou le moment), l’un de ces modes de réduction du trouble se trouve érigé en emblème central : l’expulsion sous le signe du sacré, l’enfermement sous le signe de la moralité rationnelle, l’emprise sous le signe de la santé.

D’autre part, ces pratiques se structurent le plus souvent autour du doublet, “violence / sollicitude”, dont les termes sont antagonistes et complémentaires. S’il était nécessaire jadis de faire disparaître physiquement l’objet mésinscrit de l’espace social commun, c’était pour le salut de son âme, ou, plus tard avec le souci de restaurer la raison et la moralité de cet “infortuné”.

Notre époque, elle, se caractérise par la prédominance d’un modèle de réduction très cohérent, dont le pivot est la médicalisation. À l’enfermement généralisé, qui prévaut entre le XVII<sup>e</sup> et le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, se substitue un maintien dans l’espace social commun, mais subordonné à un marquage linguistique, et à la dévolution à une armée de présumés experts fonctionnant peu ou prou sur le modèle de la pensée médicale : diagnostic et traitement. Le mot soin condense admirablement, dans cette nouvelle version, la violence qui prétend, *volens nolens*, faire disparaître le “symptôme” ; et la sollicitude qui “prend soin” de la “santé” de l’objet troublant (et particulièrement de sa prétendue “santé mentale”).

On voit aussitôt comment le statut du “migrant précaire” contemporain, objet des terreurs les plus haineuses comme des sollicitudes le plus affichées, est une illustration, parmi cent autres, de la théorie de la mésinscription.

Mais elle en est une variante assez singulière. On ne trouve guère de trace d’une médicalisation du migrant en tant que telle, même si la préoccupation de sa santé physique, comme corollaire de sa précarité, tient une place non négligeable. Il évoquerait plutôt la rémanence, ou la résurgence, d’un modèle qu’on aurait cru n’appartenir qu’à la lointaine histoire, un modèle qui ne prévalait vraiment que dans le haut moyen-âge, et avait déjà disparu pour l’essentiel à l’âge classique.

À une époque où les espaces socialisés coïncidaient géographiquement avec des îlots au milieu de vastes étendues sauvages – essentiellement des forêts, – la pratique dominante de réduction de la mésinscription est l’expulsion dans ces espaces proprement “inhumains”, et simultanément la sacralisation : celui qu’on y chasse est aussi celui qui jouit, du fait du droit d’asile, d’une protection absolue dans ces espaces consacrés. Et il n’est pas indifférent que le mot “asile”, désignant naguère une bonne part des lieux d’enfermement, n’apparaisse plus guère que dans la version contemporaine de cette même expression “droit d’asile”.

Corrélativement, celui qui vient du dehors est associé à une terreur sans nom. Marc Bloch<sup>2</sup> a bien montré comment la féodalité commence à émerger, vers le IX<sup>e</sup> siècle, du danger que font courir à l’Occident, replié sur ses terroirs, les peuples nomades et pillards, qu’ils soient cavaliers hongrois, dernière incarnation des peuples de la grande steppe asiatique qui depuis des siècles se chassent les uns les autres vers l’ouest, conquérants islamiques arrêtés à Poitiers, mais venus ensuite rejoindre les Normands dans la figure du marin-commerçant-pillard. Mais le plus intéressant dans le livre de Marc Bloch est peut-être le passage où il montre que la société féodale leur eût été militairement bien supérieure, si elle n’avait été toute entière paralysée par la terreur de cet ennemi quasi-inhumain, pouvant à chaque instant surgir de nulle part.

<sup>1</sup> Site “Traces”, <http://henri.textes.free.fr/anh/> (notamment les cinq textes regroupés dans la section “mésinscription” du classement thématique)

<sup>2</sup> Bloch Marc, *La société féodale*, Paris, Albin Michel, rééd. 1994

## Le migrant précaire comme objet mésinscrit (suite)



Sur le versant de la sollicitude, prédomine la figure du pauvre, c'est-à-dire en fait de l'affamé : vide et avide. Celui qu'il faut remplir pour être en retour rempli de la grâce divine (mais surtout qu'il vaut mieux nourrir symboliquement plutôt que d'être dévoré par lui). Significativement, sa place est dans un entre-deux

incertain, qui n'est ni le dedans de la communauté, ni la sauvagerie extérieure : la cabane à la lisière du village ou la porterie des couvents.

On voit immédiatement ce qui aujourd'hui se transpose de cette configuration anachronique : l'étranger affamé qui, aux yeux des uns, vient nous prendre le pain de la bouche (ou le travail, ce qui revient au même), et aux yeux des autres requiert une oblativité à la mesure de son manque ; le centre de rétention suspendu entre le dedans et le dehors ; les "gens du voyage" (l'euphémisme qui reste lorsque toutes les nominations ont successivement viré à la marque d'infamie) qui ont perpétué sur plus d'un millénaire la figure de l'errance dangereuse ; l'immense et menaçant réservoir des lointaines sociétés miséreuses (pardon : "en développement") dont le migrant précaire est perçu comme un détachement avancé.

Mais il y a du trompe-l'œil dans cette transposition. L'errant et l'étranger d'aujourd'hui sont, sur un point essentiel, radicalement différents de ceux d'avant-hier. Déjà, le passage de l'expulsion au renfermement devait beaucoup à la socialisation généralisée de l'espace, qui, faisant disparaître les "espaces zéro", faisait en outre passer d'une culture de la continuité à une culture de la discontinuité (où la frontière est une ligne et non une zone de transition). Mais la mondialisation à son tour met à mal cette topologie symbolique, et lui substitue une topologie imaginaire tourmentée, décrochée de la rassurante distribution entre un dedans et un dehors clairement identifiés. L'étranger n'y est plus le lointain, mais le proche, s'installant dans les interstices, et s'incarnant dans des figures ambiguës, à la fois étranges et familières. ■



## Maskini<sup>1</sup>Maore : précarisation des migrants à Mayotte, 101<sup>ème</sup> département Français (suite)

<sup>7</sup> L. Buron 2011. Pour en savoir plus sur les références bibliographiques notamment contacter l.buron@chmayotte.fr

<sup>8</sup> Le colloque « Santé et précarité » organisé en 2011 à Mayotte par l'association « Fikira : de Mayotte et d'ailleurs » avait ce but de réflexion transversale. Voir fikira.wordpress.com

<sup>9</sup> En Shimaore signifie Mayotte qui vient de l'arabe mayitte « la mort ». Ce signifiant (« Maore : l'île de la mort ») est né au XVII<sup>ème</sup> siècle : les navires des explorateurs y faisaient très souvent naufrages en essayant de franchir la double barrière récifale entourant l'île, rendant son accès particulièrement périlleux

le sujet occidental est lui aussi, habité de mythes : île paradisiaque (retrouver le paradis perdu), Robinson Crusoe (vie autarcique, hors système), le voyage initiatique, la nouvelle Cythère (utopie érotique), le noble sauvage (pur et non corrompu), le nouveau monde et les utopies libertaires (un « tout est possible » sur un territoire vierge).

L'île véhicule des équivalents symboliques possiblement source d'expressions pathologiques : séparation et enclavement ; discontinuité du lien humain ; exigüité et promiscuité ; confrontation à une altérité ex-otique (incompréhension du regard de l'Autre îlien) ; temporalité flottante dominée par la tonalité fataliste d'un surmoi divin ; précarité « criante » ; tensions sociales de plus en plus intrusives.

La rencontre du Mzungu, porteur de ses projections imaginaires, et du réel de Mayotte peut faire émerger un certain nombre de syndromes : la dépression de l'île déserte, la fusion paradisiaque hypomaniaque, la paranoïa sensitive insulaire et la perversion du royaume insulaire<sup>7</sup>.

### Pour conclure

Notre pratique clinique nous montre comment différents migrants, dans leur rencontre avec le territoire hybride de Mayotte, peuvent être confrontés à une précarisation, tant dans sa dimension psychique que sociale. « Maskini » dans ses différentes acceptions, nous montre, peut être ici plus qu'ailleurs, comment pauvreté et tristesse peuvent se lier intimement.

Face à cette précarisation, les professionnels de la santé mentale s'efforcent, tant bien que mal, de jouer un rôle de médiateur avec un réseau transversal de partenaires dans le but de s'appuyer sur la force et la richesse d'une interdisciplinarité<sup>8</sup> : travailleurs sociaux, humanitaires, associations, État, Conseil Général... Une écologie du lien social est-elle de l'ordre du possible à Mayotte ? La menace d'une nouvelle implosion est dans tous les esprits.

À Maore<sup>9</sup>, ce vécu au quotidien du précaire, fait souvent résonner en nous, une humilité particulière. Celle-ci ne viendrait-elle pas d'un bas fond de notre psychisme, comme la vibration d'une précarité originelle, celle de notre condition d'être humain ? ■